

VERITE HISTORIQUE OU VERITE LEGENDAIRE

Le soir du 11 novembre, la sixième émission de la "Légende du Siècle" proposait aux téléspectateurs une version fabuleuse d'événements que nous avons vécus et, depuis lors, inégalement oubliés, repensés et racontés. Marquer cette émission du signe de la Cathédrale Retrouvée pouvait lui donner son sens, révéler celui de la Brigade et situer les séquences d'Indochine et du Bengla Desh dans la vocation d'universalité du monde de la cathédrale de STRASBOURG.

Pour l'observateur superficiel, il se peut que l'aventure soit le dénominateur commun de la vie et de l'oeuvre d'André MALRAUX. Pourtant, venant après le Musée Imaginaire, les Antimémoires ne se veulent-ils pas Mémoires Imaginaires, avec un propos délibéré d'écart entre l'histoire et la légende. Ecart légitime puisque aucun témoin, surtout s'il fut acteur, ne peut prétendre à l'objectivité; écart nécessaire et servant l'objectivité, puisque l'historien ne peut se contenter des faits, mais doit reconnaître leurs motivations, accessibles seulement à travers la transfiguration subjective du récit.

Bien que tel soit apparemment le propos de la Légende du Siècle, il n'en a pas été tiré, pour la Cathédrale Retrouvée, le parti que permettait l'existence de témoins encore nombreux, très différents par leurs motivations premières et leurs évolutions ultérieures.

Certes le téléspectateur a sans doute perçu que BERGER-MALRAUX avait été cherché, compris et suivi différemment par la résolution de DIENER-ANCEL, l'évangélisme de Pierre BOCKEL et le réalisme de Bernard METZ. Mais il n'a certainement pas entrevu que ces trois attitudes ne se contredisaient pas et que, bien plus, serait falsifiée toute image de BERGER-MALRAUX qui ne le dessinerait pas dans ces trois dimensions.

Dans ce but, il aurait fallu, au delà des anecdotes, situer; dans ces mêmes dimensions, le projet de la libération de l'Alsace, dépouillé de son imagerie d'Epinal et de ses contingences. Car ce projet se situe dans un long effort par lequel, depuis l'affrontement des Romains et des Germains en Haute-Alsace, les populations qui vivent entre le Rhin et la Moselle, tentent de se soustraire aux fatalités de la géographie et de l'histoire, pour accéder aux libertés : émancipation de nos républiques urbaines; pensée critique de nos Humanistes; indépendance de nos Réformateurs; puissance et organisation des révolutionnaires de notre Guerre des Paysans; alliance lucide avec la monarchie française; participation non moins lucide à la révolution française; ardeur libérale puis républicaine depuis la monarchie constitutionnelle jusqu'au second empire; légions des Francs-Tireurs refusant la défaite de 1870; contestation permanente de l'absolutisme prussien pendant un demi siècle; réintégration enthousiaste dans la communauté nationale en 1918; combat volontaire, après 1940, en étroite union avec toute la Résistance Française, A.S., O.R.A., F.T.P., des Alpes jusqu'aux Pyrénées.

Dans cette lignée, les citoyens en armes que nous étions, avaient de bons motifs, passionnels autant que rationnels, de donner à leur entreprise toutes ses dimensions, avec un MALRAUX qui apportait les mondes de la Condition Humaine et de l'Espoir, mais encore avec un CHAMSON ou un JACQUOT et leurs mondes des Guerres de Religion et des Armées de la République.

Voilà ce qu'incarnait pour nous, et, je crois aussi pour André MALRAUX, la Cathédrale Retrouvée, et ce pour quoi on devait montrer que, ensemble, nous avons cru devoir combattre, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, affronter et donner la mort.

Bernard METZ
12 novembre 1972
Président Général

N O S M O R T S

La Section " M " nous fait part des décès de :

- SOUTIERE Auguste, ancien du Bataillon METZ, décédé en juin à L'HOPITAL après une longue maladie qui a duré deux ans. - Assistaient aux obsèques : Sturm, Micheletti, Albert.

(21, Rue de la Fontaine - 57490 L'HOPITAL)

- BRANDENBOURGER Roger, porte-drapeau de la section "M" qui avait encore tenu à assister au Congrès de PERIGUEUX en mai dernier, décédé début juillet. Assistaient aux obsèques : Albert, Sturm, Valdan, Houver, Kieffer, Bourguignon, Pillot, Caboz.

(8/197, Rue de Hainaut - 57000 METZ-BELLECROIX)

- Madame HOUVER, mère de notre camarade HOUVER Gustave.

(15, Rue de la Briquerie - 57100 THIONVILLE)

Les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine adressent leurs sincères condoléances aux familles en deuil.

La Section " S O " nous fait part du décès de

- Madame NOURIT, mère de notre camarade NOURIT André. Les obsèques ont eu lieu à BRANTOME le 4 août 1972.

(13, Rue Guillaume Appolinaire - 94800 VILLEJUIF)

Les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, lui adressent leurs sincères condoléances.

Nous avons appris le décès de Madame Alfred GENTZ BOURGER, mère de nos camarades Pierre et Marcel Gentzbourger, décédée le 23 septembre 1972 dans sa 84ème année.

Nous présentons à la famille en deuil nos sincères condoléances.

(13, Rue de la Mésange - 67000 STRASBOURG)

Révérènde Soeur Paulaine (décédée le 18.8.72)

Tous ceux du Gers et en particulier ceux qui ont gravité en 1944 autour du "Château" de Monferran-Savès, de Garac, de Levignac, de Quers, tous ceux qui ont participé à l'affaire de l'Isle-Jourdain s'étendant jusqu'à Auch, se souviendront avec émotion de Soeur Paulaine, Directrice et Supérieure de l'Institut St-Joseph de Guebwiller, réfugiée à Monferran-Savès sur ordre d'évacuation officiel de 1941 à 1945.

Pour certains, ce sera aussi l'occasion de se rappeler, non seulement la vie du maquis du Gers et les instants extraordinaires de la Libération faisant suite aux combats contre les nazis et leur Gestapo, la mort de nos camarades torturés ..., mais aussi de certains aspects moins guerriers, empreints d'amitié et de charité.

.../..

Beaucoup trouvèrent auprès de Soeur Paulaine un refuge toujours ouvert à toute misère due à leur situation irrégulière face aux autorités d'occupation. Elle n'a cessé durant de longues années, de protéger les orphelins alsaciens dont elle avait la charge, mais aussi de participer activement à la Résistance. Cette foule d'actions, dont elle ne parlait jamais, fut partiellement récompensée par l'attribution de la Croix de la Légion d'Honneur. Modeste et humble, soeur Paulaine fut le modèle de la religieuse fidèle à son engagement, mais patriote comme on sait l'être en Alsace, sa patrie d'adoption, où elle repose maintenant au cimetière de Guebwiller.

NOS VOISINS

Nos voisins étaient ceux du Corps Franc Pommiès (CFP) : ils viennent de perdre leur ancien chef.

"L'Alsace" du 20.9.72 relate sa vie comme suit :

" Le Général Pommiès était né en 1904 à Bordeaux. Entré à St-Cyr en 1924, il était admis 10 ans plus tard à l'école de guerre. A sa sortie, il fut envoyé immédiatement à l'Ecole de Guerre Tschécoslovaque où, lors de l'affaire des Sudètes, il suivit le sort de la mission militaire française où il s'occupait de renseignements.

"Rentré en France, il dirigera à Lyon le "Bureau de centralisation des renseignements de la 14e Région" avant de rejoindre en janvier 1940 la section de contre-espionnage de l'état-major de l'armée.

"Après l'armistice, il obtiendra de faire son temps de commandement de capitaine au 18ème régiment d'infanterie à Pau, une autre fonction lui étant en même temps confiée, celle de la mobilisation secrète de l'armée dans les Landes, les Basses et Hautes-Pyrénées. Début novembre 1942, il était appelé à Toulouse comme officier chargé de la mobilisation secrète de la 17e division militaire.

" Ce passé le prépare à l'action clandestine. Aussi, dès le 17 novembre 1942, au lendemain de l'invasion de la zone sud, décide-t-il de créer et de mener au combat des Unités dont la mission, purement militaire, sera de combattre l'Allemand.

" A l'origine, il prévoit un Corps Franc d'un effectif réduit, solidement encadré d'officiers et de sous-officiers de carrière, avec comme mission principale le sabotage et le harcèlement.

" Mais rapidement son projet se révèle trop modeste et il conçoit une organisation beaucoup plus édiflée comprenant, en plus des sections spécialisées dans le sabotage, des bataillons ou des compagnies plus particulièrement chargés du harcèlement. Il conservera à cette organisation le nom de Corps Franc, primitivement connue sous le nom de Corps Franc P., mais qui après la libération du Sud-Ouest prendra irrésistiblement la dénomination de Corps Franc Pommiès.

" Pendant 21 mois, dans 10 départements du sud-ouest, le CPF ne cessera de harceler l'occupant en attendant les vrais combats. Ce seront notamment la lutte contre les garnisons allemandes isolées qui essaient de se dégager et de gagner Toulouse et contre la milice qui s'effondre à Pau ou capitule comme à Tarbes.

" Mais l'action du CFP ne se limitera pas à sa contribution à la libération du sud-ouest. Début septembre, le Corps Franc avec son chef et 4800 hommes fait partie d'une colonne montant de Toulouse vers le Morvan. C'est alors la bataille d'Autun où le CFP se distingue et se voit récompensé par une citation à l'ordre du Corps d'Armée.

.../..

...

N° 146-III-72 Suite C.

" Ce seront ensuite les opérations dans les Vosges. Le 11 novembre le CPF, réorganisé en régiment, monte en ligne dans le cadre de la 1ère D.F.L., puis de la 3e D.I.A. Il participera aux combats du Thillot, aboutissant à la libération de la ville et à celles de Fresse et de Bussang.

" Le 29 novembre, dans la nuit, malgré une vive résistance de l'ennemi, il s'empare de la crête du Drumont réalisant la percée du dispositif ennemi et la libération de la haute vallée de la Thur. 17 chasseurs furent tués.

" En position défensive pendant deux mois, le CPF reprendra sa progression début février pour, à travers la montagne, rejoindre à Linthal les troupes françaises venant de la plaine.

" En mars, le CPF deviendra le 49e régiment d'infanterie toujours sous les ordres de son chef. Il pénétrera en Allemagne le 1er avril où il participera activement aux opérations dans les Pays de Bade et de Württemberg. Le 22 avril, il entrera dans Stuttgart.

" Le CPF aura été le premier régiment d'infanterie français à tenir garnison à Berlin.

" Nommé Lieutenant-Colonel en 1945, puis Colonel en 1947, l'ancien chef du Corps Franc continuera sa carrière. Général de Brigade, il demandera à être mis en disponibilité "

DISTINCTIONS

Notre camarade André BORD a été nommé Ministre des Anciens Combattants du gouvernement MESSMER de juillet 1972.

Notons ce court survol de sa carrière politique :

- 1947 : secrétaire parlementaire du Général KOENIG
- 1958 : député du Bas-Rhin - Président de l'UFAC du Bas-Rhin.
- 1959 : Adjoint au Maire de Strasbourg
- 1961 : conseiller général
- 1966 : secrétaire d'Etat auprès du Ministre de l'Intérieur
- 1967 : président du Conseil général du Bas-Rhin

Nous félicitons notre Ministre et souhaitons qu'il puisse résoudre tous les problèmes chers au cœur des Anciens Combattants Alsaciens et Lorrains avant le prochain remaniement ministériel.

Nous félicitons notre camarade HENRY Albert (ancien du Bataillon METZ) d'avoir été promu au grade de Chevalier du Mérite National le 14 juillet 1972. Henry Albert est toujours en activité comme adj.-chef à l'Etat-Major de la 6e région à Metz.

(4/83, Rue de Berne - 57 METZ-BELLECROIX)

NOUVEAU CODE POSTAL

L'introduction du nouveau code postal occasionne du travail supplémentaire pour l'expédition de notre bulletin.

Les camarades sont priés de signaler à Paul MEYER (161, Rue Théodore Deck) 68500 GUEBWILLER toute erreur qui aurait pu se glisser dans leurs adresses.

Il est également à remarquer que le format minimum des enveloppes a été précisé et que tout courrier non conforme sera refoulé s'il porte l'adresse de l'expéditeur ou mis au rebut s'il est anonyme.

NOS VIVANTS

CARNET BLANC

Le Président de la Section "SO" Gaston Bauer et Madame nous font part du mariage de leurs deux enfants :

- Annik avec Monsieur John WILKINGS le 29 juillet en l'Eglise Saint-André de Bayonne
- Catherine avec Monsieur Jan CARPENTER le 29 juillet au Temple Anglican de Biarritz.

Nos meilleurs voeux de bonheur à l'intention des jeunes mariés.

("Le Verger" - Route de Lamouly - 64600 ANGLET)

La section "M" nous fait part du mariage de :

- VALDAN Gaston, fils de notre camarade VALDAN Michel avec Mademoiselle COVES le 13 juillet 1972 à UCKANGE ;
- SION Denise, fille de notre camarade SION Marcel avec Monsieur BUZY Pierre, mariage célébré le 26 septembre 1972 à METZ.

Nos meilleurs voeux de bonheur à l'intention des jeunes mariés.

Adresse des parents :

- VALDAN Michel - Cité Castors - 3, Route des Romains - GUENTRANGE -
57 - THIONVILLE
- SION Marcel - 5, Rue Georges Aimé - 57000 METZ

ADRESSES

- Adjudant-chef PERNY Robert - SP. 69.590/A
- GIRAUD René - PESSAC/DORDOGNE - 33890 GENSAC
- BURGER Jean-Jacques - 120, Quai Louis Blériot - 75016 PARIS
- Mme Vve SOULA Jean - 6, Rue des Trois Maréchaux 31210 MONTREJEAU
- FAURE Michel - 4, Rue de l'Héronnière - 44000 Nantes
- TALGOTT Charles - Notre-Dame de Sanilhac - 24000 PERIGUEUX
- LONGUEVILLE Jean - 135, Rue de Longvie - 21000 DIJON
- WATTEAU Gérard - Route de Bordeaux - 24000 PERIGUEUX
- CORBIN Ernest - MONBAYOL 24640 CUBJAC
- DUVIGNACQ Robert - 5, Rue St-Jacques - 31600 MURET

CONGRES 1973

Sauf modifications dues à des circonstances exceptionnelles, étant donné l'accord de l'équipe (+) qui se charge amicalement de son organisation, le Congrès 1973 se tiendra à ANNÉCY, les 1er et 2 juin 1973 selon un programme s'étendant du vendredi après-midi au samedi vers 18 heures ...

Que chacun y pense sérieusement et note ces dates sur son nouveau calendrier 1973 !

(+) La Section "M" avec son Président Pillot s'est engagée à aider notre camarade Tessier, Chef de Division à la Préfecture d'Annecy, pour l'organisation de ce Congrès 1973 .

Dans " Le Journal de la France " - de l'occupation à la Libération - les années 40 - n° 175 - publication Historia - Tallandier, sous la plume de Pierre Galante et le titre en couverture montrant Malraux en tenue de Colonel allumant une cigarette, beaux écussons Brigade Alsace-Lorraine sur le haut de la manche gauche, dit " Malraux : L'Engagement ", nous extrayons le texte suivant de la page 2237 à 2240 :

" Malraux a toujours été familier de l'heure où s'écrit l'Histoire, l'heure entre chien et loup, où se décident les batailles, où meurent les grands hommes. Comme un croisé des temps modernes, il a porté toutes les tenues, tous les uniformes de l'homme d'action.

" Mais, en 1940, on cherchait des trèfles à quatre feuilles, dit-il. La " drôle de guerre ", comme on l'appelait, s'était installée en France.

" Tant et si bien qu'au mois de mai les troupes de Hitler déferlaient sur notre sol. Prenant la ligne Maginot à revers, elles occupaient Paris le 14 juin. Le 16, le président Albert Lebrun demandait au maréchal Pétain de former un gouvernement. Le 18, les combats prenaient fin. Le même jour, vers six heures du soir, une voix inconnue, celle du général de Gaulle, lançait de Londres un appel à la résistance.

" Hitler dictait ses conditions dans la forêt de Compiègne, dans le wagon même où le maréchal Foch avait, en 1918, reçu la délégation allemande.

" Malraux, fait prisonnier, s'évade quelques mois plus tard et réussit à gagner la zone occupée. Arrivant sur la Côte d'Azur, il s'installe dans une villa que lui prête son ami le peintre Simon Bussy.

" Au début de 1941, la résistance n'est pas encore organisée en maquis. On complot, on ne se bat pas, dit Malraux. Son tempérament aventureux l'entraîne vers la région de Toulouse où, avec Emmanuel d'Astier et Edouard Corniglion-Molinier, ils font sauter un train de munitions allemand.

" Mais, le 11 novembre 1942, la Wehrmacht envahit la France entière. L'occupation allemande devient lourde et brutale. La Gestapo s'établit partout. En février 1943, on réquisitionne les ouvriers pour le travail obligatoire en Allemagne. Afin d'y échapper, des jeunes gens, de plus en plus nombreux, prennent le maquis. Des réseaux résistants s'organisent, encouragés par les Alliés. De Londres, par radio, la France Libre donne des consignes.

" La répression, tant par les mercenaires de Vichy que par les nazis, se fait sanglante. On torture, on exécute des otages, on déporte vers les camps de la mort.

" La guerre appelle une nouvelle fois Malraux à l'action. Il quitte la vie de comploteur pour celle de soldat clandestin et, en 1943, devient un combattant du maquis.

" Avec un chef de l'armée secrète (l'A.S.), le lieutenant-Colonel Jacquot, Malraux va organiser les maquis de Corrèze, de Dordogne et du Lot.

" La résistance s'amplifie. De plus en plus, elle menace les lignes de communication allemandes. Malraux prend alors le commandement des maquisards de Dordogne, dont la minorité agissante se compose d'Alsaciens et de Lorrains réfugiés ou chassés de leur pays par les allemands.

" Il s'installera au château de la Poujade, demeure ancestrale des marquis de Commarque dont il est l'hôte. Le château deviendra sa tour de contrôle. Les combattants de l'ombre se recensent: ils sont seize mille environ dispersés dans cinq départements (Corrèze, Cantal, Lot, Lot-et-Garonne et Dordogne).

" Cette armée du hasard patriotique peut-elle livrer un combat contre l'ennemi ? Et, tout d'abord, est-ce une armée, ce rassemblement cosmopolite où l'on retrouve, entre Lot et Lot-et-Garonne notamment, une forte proportion de républicains espagnols exilés ?

" Diverses obédiences politiques les divisent et leur procurent leur blason à cette heure délicate où les maquis vont devenir officiels, où les partisans vont entrer dans l'histoire de la seconde guerre mondiale.

" On l'a fait savoir au général de Gaulle, à Londres, au printemps : dans le Lot périgourdin, dans la Dordogne lotoise, c'est la terreur rouge. Il faut mettre de l'ordre, dans ce désordre qui dégage une âcre odeur de guerre civile. Il faut unifier cette Fronde antinazie. Il faut aussi que les francs-tireurs et partisans admettent de s'incorporer dans les Forces françaises de l'intérieur.

" Ce rôle difficile d'unificateur, André Malraux, romancier révolutionnaire par excellence, va tenter de le jouer. Quelques jours avant de s'engager dans cette entreprise, il s'est rendu à Montluçon, dans l'Allier, et y a rencontré un émissaire venu de Londres.

" Pour Malraux, " la pensée tue l'action ". En ce printemps finissant de 1944, il lui faut précisément, pour réussir, qu'une pensée vigilante soutienne son action. Ceux qu'il doit soumettre sont, le plus souvent, des adversaires politiques, même si l'idéal poursuivi apaise des querelles qui furent naguère plus vives.

" Ce n'est plus le temps des polémiques entre intellectuels de gauche. Mais les staliniens orthodoxes n'ont rien pardonné à Malraux : ni les réserves qu'il formula pendant la guerre d'Espagne contre l'état-major soviétique, ni sa prise de position sans équivoque au moment de la signature du pacte germano-soviétique en août 1939.

" Pour mener à bien la tâche qui lui a été confiée, Malraux - " Berger " pour l'identité clandestine (Berger, en souvenir de Berger de Reichbach, vieille famille alsacienne d'avant 1870, optant pour la France envers et malgré tout) - n'a que peu de temps devant lui. Il faut agir vite, avec autorité et psychologie, en ménageant les susceptibilités, en s'accommodant des uns et des autres. Il possédait un atout maître : C'était moi, dit-il, qui disposais des armes parachutées, atout qui sera précieux pour convaincre les plus réfractaires.

" Malraux arrive donc. Les exploits trop téméraires, trop coûteux en vies humaines l'exaspèrent. Pour lui, toute mort d'homme est une tragédie. Je fais la guerre sans l'aimer, a-t-il écrit. Sans doute est-ce pour cela qu'il la fait bien ?

" Assisté de son adjoint, le lieutenant-colonel Pierre Jacquot, il va rassembler au château de la Poujade les chefs de maquis de tous bords, afin de concrétiser sa formule de combat : unité dans l'action, pas d'exclusive.

" On ne demande pas à un type qui va dynamiter un viaduc s'il possède un casier judiciaire vierge.

" Tous les responsables se rendent à son appel et, le 17 juillet 1944, Malraux parle au rendez-vous d'Urval, dans le château de la Poujade, le langage ferme et clair du " patron ".

" Il leur dit :

- Vous êtes ici des chefs. Je vous confirmerai dans votre commandement si vous prenez l'engagement d'attaquer et de vous battre lorsque je vous en donnerai l'ordre. A ce moment-là seulement. C'est bien entendu. Et je ferai exécuter ceux qui n'obéiraient pas. Voilà, messieurs, vous savez ce que nous attendons de vous. La séance est levée.

" Pendant tout le temps de cette réunion, le lieutenant-colonel Jacquot avait gardé sa mitraillette à ses côtés. Désormais, le moindre des messages sera entendu, écouté, obéi.

" - Avec la guerre, une théorie ne veut rien dire si elle n'est pas mise en pratique, en mouvement, dit Malraux. Quand la plus grande division cuirassée du IIIe Reich est chez vous et qu'elle ne doit à aucun prix arriver en Normandie, c'est cela, la guerre. C'est aussi l'obligation de prendre des responsabilités pour soi et pour les autres. Et, si l'on s'est trompé, c'est un devoir de n'accepter de remarques d'aucun d'eux.

" Il a établi une autorité indiscutable, il a maté les plus durs. Il faut faire la guerre : la guerre subversive, celle qu'il connaît le mieux, car elle est celle qui ressemble le plus à la révolution. La résistance est une révolution active, souvent improvisée, qui relève de la tactique du harcèlement.

" - J'ai toujours été opposé au combat direct avec l'armée allemande, dit Malraux. Nous avons arrêté la division " Das Reich " grâce aux bazookas et aux embuscades, pas autrement. Quand les maquisards ont tenté le combat en rase campagne, ils se sont toujours fait exterminer.

" Ironie des armes ! Malraux est absent quand, du 14 au 23 août les carcans de la Wehrmacht craquent à Tulle, Brive, Périgueux.

" Un mois plus tôt, le 23 juillet, il est tombé lui-même dans une embuscade sur la route de Labastide-Murat à Gramat, dans le Lot. Essayant de fuir à travers un champ de blé, Malraux est blessé à la jambe. Fait prisonnier, il est transporté à Gramat, puis à la prison Saint-Michel, à Toulouse.

" Le 24 août, c'est l'exode des troupes allemandes. Malraux, libéré, ira porter la guerre au pays où elle est née. A son chauffeur il dira :

" - Si tu ne te sens pas l'âme d'un soldat, retourne à ton travail, mais conduis-moi là où je dois être.

" Malraux redevient Berger et va s'efforcer de concrétiser l'idée qui le hante : former une brigade Alsace-Lorraine qui prendra part à la bataille de Strasbourg, à sa délivrance.

" - Joyeuse époque ! dira-t-il, goguenard, des temps qu'il vient de vivre.

" Alsaciens et Lorrains prirent une résolution glorieuse, celle de rentrer chez eux en forçant le passage aussi dramatiquement qu'ils en étaient sortis, plutôt que la valise à la main, avec un billet de chemin de fer.

" L'un d'entre eux, Bernard Metz de Strasbourg, aujourd'hui professeur à la faculté de médecine de cette ville, lança l'idée de former une unité autonome. Le colonel Jacquot conseilla aux Alsaciens de prendre Malraux pour commander cette unité. Bernard Metz fit admettre le colonel Berger par les membres les plus éminents de l'unité. Malraux accepta d'emblée, enthousiasmé par l'aventure.

" Mais tous les F.F.I. avaient été intégrés à la Ière armée française. Il fallait obtenir l'autorisation de créer une brigade autonome. Le colonel Jacquot s'en chargea et Malraux la baptisa aussitôt " brigade indépendante Alsace-Lorraine ".

" Pour lui, cette aventure allait être à la fois, à son plus haut degré, une entreprise de libération et un symbole. Après avoir été indochinois avec les Indochinois, catalan ou basque avec les Catalans et les Basques, voici qu'il se faisait alsacien avec les Alsaciens pour reconquérir cette province dont Strasbourg constituait le symbole.

" Après avoir été un parfait " guérillo " dans les maquis de Corrèze, il allait maintenant appliquer les règles de l'art militaire classique qu'il semblait connaître d'instinct ... Quand la bataille faisait rage, s'est souvenu le chanoine Pierre Bockel, aumônier de la brigade, il arrivait aux nerfs de faiblir et au désespoir de s'emparer de l'un ou de l'autre. C'est alors que le colonel Berger apparaissait sur un tertre ou à la lisière d'un bois. Une cigarette à la bouche, il donnait des ordres brefs puis regardait en direction de l'adversaire d'un regard que nous savions chargé de tout autre chose que de haine car Malraux méprise tout autant la haine que la guerre.

" Ne concevant le commandement de son unité que dans l'esprit du courage traditionnel, il est toujours en première ligne.

" Un jour, après avoir fait à ses officiers et à ses hommes le " briefing " de ce qui allait se passer, il conclut, en demandant à tous les soldats rassemblés de se mettre au garde-à-vous :

" - Je compte sur chacun de vous pour accomplir ce devoir désormais sacré, libérer l'Alsace, et je salue, messieurs, ceux qui tomberont demain au champ d'honneur.

" Le 23 novembre 1944, Strasbourg était délivrée. La brigade Alsace-Lorraine entra la première dans la ville. La cathédrale, qui avait été fermée par les nazis, fut rouverte au culte sur ordre de Malraux, l'agnostique.

" Le 15 décembre, lors du Te Deum, le colonel Berger était assis au premier rang.

" Le 1er janvier 1945, les jours sombres de Strasbourg commencèrent. Dans le saillant des Ardennes, von Rundstedt lançait une formidable contre-offensive. Pour stopper la ruée ennemie, le commandement américain se vit dans l'obligation d'effectuer d'importants prélèvements de troupes.

" Strasbourg ne doit et ne peut retomber entre les mains de l'ennemi. La vie de la majorité de la population, qui avait accueilli les armées alliées avec enthousiasme, est en jeu. L'honneur de l'armée française exige que pareil désastre ne puisse se produire.

" Dans la nuit du 3 au 4 janvier, les troupes américaines se retirent à l'ouest des Vosges. Le commandement en chef a laissé à la disposition de la brigade Alsace-Lorraine un groupe d'artillerie de 105 et une batterie de canons antichars. Strasbourg n'est plus protégée que par un mince rideau de troupes disposées en arc de cercle à une quinzaine de kilomètres de la ville.

" Le colonel Berger a établi son quartier général dans un immeuble de la rue du Général-de-Castelnau (baptisée " Roseneck " par les nazis), à Strasbourg.

" Devant la menace croissante dont la capitale de l'Alsace est l'objet, la 3e D.I. africaine du général Guillaume se porte au nord de Strasbourg dans la matinée du 5 janvier.

" Ce même jour, le général von Maur, commandant en chef du groupe d'armées du Haut-Rhin, a lancé un ordre à ses troupes :

" - Je mets en vous toute ma confiance et tous mes espoirs pour annoncer au Führer que la croix gammée flotte à nouveau sur Strasbourg.

" Le dimanche 7 janvier, à six heures du matin, une trentaine de chars de la brigade blindée Feldherrenhalle déclenchent leur attaque. Cette poussée a pour premier objectif le pont de Krafft et comme but plus lointain Strasbourg.

" Le colonel Berger, de son P.C., donne ses ordres :

" - Vous tiendrez vos positions coûte que coûte, jusqu'à l'épuisement des munitions. Dans le cas où votre situation deviendrait impossible, retirez-vous dans la ville de Strasbourg où nous nous battons quoi qu'il arrive, rue par rue, maison par maison. Strasbourg ne sera abandonnée en aucun cas.

" Au coeur de la ville, des barricades avaient été mises en place, composées en particulier de voitures de tramways remplies de pavés.

" Les allemands n'attaquèrent jamais de face, nous a dit le général d'armée Pierre Jacquot. Ils attaquèrent aux ailes nord et sud. Au nord, la 3e division d'infanterie d'Afrique du général Guillaume repoussa l'attaque. Au sud, la 1ère division française libre et la brigade Alsace-Lorraine firent front. A Gerstheim, la brigade se couvrit de gloire ...

" Strasbourg ne fut pas rendue.

" Lorsque le dernier Allemand eut franchi le Rhin, Malraux-Berger s'en est allé comme il était venu. Ni en " conquérant de l'après-guerre ", ni en partisan, mais en libérateur.

LE SECRET D'ANDRE MALRAUX

par Georges SUFFERT

" Depuis vingt-huit ans, un prêtre inconnu et l'un des plus grands écrivains français entretiennent des liens qui ne sont pas d'ordre littéraire. Ils se sont connus les armes à la main. Et, dans les maquis de Corrèze comme dans l'ombre des cathédrales, ils n'ont jamais cessé de parler ensemble d'un personnage qu'ils ne nomment jamais : Dieu.

" Chacun croyait tout connaître sur André MALRAUX : son existence, ses oeuvres et ses hantises. Et puis, samedi dernier, au cours de la première des nouvelles émissions de Françoise VERNY et de Claude SANTELLI consacrées à l'auteur de "L'Espoir", un visage inconnu est apparu pendant quelques minutes sur le petit écran. Un nom a été lancé que tout le monde oubliera, celui d'un prêtre, Pierre BOCKEL, archiprêtre de la cathédrale de STRASBOURG. Un "ami de MALRAUX" a-t-on dit. Ce qui est vrai mais un peu court.

" Car entre l'homme illustre et le prêtre caché, il s'est noué depuis vingt-huit ans des liens exceptionnels. Toute une partie du mystère MALRAUX est cachée là-bas, dans la pièce vaste et sombre dont les fenêtres ouvrent sur la cathédrale, des livres, des papiers, une télévision, quelques photos, un bureau de curé en somme, parfaitement banal.

" Quel mystère ? Celui d'abord d'un rapport entre deux êtres qui en apparence n'ont rien de commun; celui plus étrange de ce qu'il faut bien appeler la "quête métaphysique" d'André MALRAUX.

" La preuve de ce double lien, elle est toute entière contenue dans cette lettre que MALRAUX adressait le 4 octobre 1971 à Pierre BOCKEL : " Votre point de vue est plus profond et moins tragique que le mien. Mais sachez que dans tout ce que je fais, en face de ce qu'il faut bien appeler le destin du monde, je me sens plus légitime quand je me sais avec vous.

" Combien de temps encore ? Peu importe. Pour des raisons obscures, et si vous êtes au Sahara et moi au Bengale, nous mourrons ensemble - et sachez que vous m'aidez à mourir noblement. André MALRAUX".

" Lignes stupéfiantes et énigmatiques. Que veut dire le mot "légitime" ? De quelles "raisons obscures" s'agit-il ? Que signifie cette incroyable prédiction : "Nous mourrons ensemble" ? Et à qui MALRAUX, ce monument de solitude et d'orgueil, qui parlait à de Gaulle avec désinvolture, confie-t-il avec une étrange humilité : "Vous m'aidez à mourir noblement" ?

" Pour comprendre, il faut remonter loin, très loin. Qu'importe ! C'est une histoire pleine d'amitié, de flamme, de vitraux et de morts. Une amitié d'hommes, l'une de celles dont NIETZSCHE disait " qu'elles sont plus profondes souvent que la passion entre un homme et une femme"; un roman qui se déroule autour de la flèche d'une cathédrale, cette pointe où s'unifie le double mystère jumelé de l'histoire et de Dieu.

..//..

" THANN : août 1940. L'ombre est descendue sur la France, et sur l'Alsace, la nuit. Dans une maison de la petite ville, une dizaine d'hommes sont rassemblés dans le salon de l'un deux. Ils ont tous entre 20 et 30 ans. Pierre BOCKEL a 26 ans. Il n'est pas prêtre. Il a été fait prisonnier, puis libéré. Le hasard. Ce sont des copains. Ils sont à l'âge où l'on sait encore dire "non", mais aussi en tirer les conséquences. Ce jour-là ils prennent ensemble une décision inouïe. Non seulement ils n'acceptent pas la défaite, non seulement ils refusent l'armistice, non seulement ils sont décidés à ne pas se soumettre à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, mais ils décident d'engager immédiatement le combat, de regrouper partout les Alsaciens là où ils sont et seront, de les former en une unité militaire spéciale qui se donne pour objectif de revenir un jour à STRASBOURG, les armes à la main.

" C'est un pari stupide. Ils sont démunis de tout. Coupés non seulement de la France de Vichy, mais même de la France occupée : L'Alsace est tout simplement redevenue allemande. Or, ce pari stupide, ils vont le gagner. Un personnage comme on n'en fait plus, Paul DUNGLER, ancien de l'action française, technicien de toutes les clandestinités, leur apprend les rudiments du métier : comment on fabrique des faux papiers, comment l'on se contacte, pourquoi il ne faut jamais coucher deux nuits au même endroit, etc. Ils ont trois ans d'avance sur la Résistance française. A travers toute l'Alsace, sous le nez des Allemands, ils créent de minuscules antennes.

" Et, bien entendu, l'affaire tourne mal. Quelques-uns sont arrêtés, d'autres réussissent au dernier moment à filer vers le Sud. BOCKEL est de ceux-là. Le jour il poursuit ses études de théologie, la nuit il trotte à GRENOBLE, à SAINT-ETIENNE, à TOULOUSE et surtout à CLERMONT où s'est réfugiée l'université de STRASBOURG. Les antennes ici deviennent des cellules, les cellules des groupes d'action. BOCKEL est ordonné prêtre. Paul DUNGLER assure le contact avec LONDRES. Un étudiant, Bernard METZ, installe le QG secret de cette "diaspora" d'Alsaciens et de Lorrains dans une clinique de VILLEURBANNE. Un beau jour, DUNGLER disparaît. Cette Résistance-là ne lui suffisait pas : Il passe la mer, contacte les américains, se fait parachuter en uniforme allemand en France occupée et réussit à vivre pendant des mois au sein de l'état-major de la Wehrmacht. Mais le réseau est coupé du monde. N'empêche, il continue de s'organiser. A tel point qu'un beau jour Georges BIDAULT prend contact avec Pierre BOCKEL. C'est le 4 janvier 1944 :

- " - Combien avez-vous d'hommes ?
- Environ 2 800.
- Organisés et encadrés ?
- Oui. Mais je manque d'officiers supérieurs.
- N'oubliez-vous pas de vous faire piéger ?
- Risque minimum. Les types sont dispersés en Dordogne, dans le Gers, dans le Lot, en Haute-Savoie, etc. et ils ne se connaissent pas entre eux.
- Pourquoi ne fusionnez-vous pas avec les maquis ?
- Nous travaillons partout en liaison avec eux. Mais nous voulons former une unité à part. Nous nous regrouperons quand vous nous donnerez un colonel."

..//..

" On le cherche. C'est le commandant ANCEL, qui dirige les Alsaciens-Lorrains de Dordogne, qui le trouve. Un jour, il dit à BOCKEL :

" - J'ai notre homme. Il s'appelle le colonel BERGER. De GAULLE l'a nommé chef de la résistance du Sud-Ouest.

- Va pour BERGER, répond BOCKEL. J'en avais un autre en vue.

ANCEL hésite. Puis fonce :

- BOCKEL, il faut que vous sachiez tout : BERGER c'est MALRAUX.

BOCKEL se tait. Et puis calmement, il contre :

- MALRAUX, c'est un intellectuel ! On ne va pas faire des parolotes, on va faire la guerre. Et puis il est communiste. Vous voyez nos Alsaciens-Lorrains traverser les Vosges derrière un type du parti ?

- Réfléchissez, BOCKEL ! J'ai vu BERGER, il est un peu plus compliqué que vous ne le dites. Et il sait se battre."

" BOCKEL se rend. Il obéira à ce personnage qui vient d'un autre monde et dont il n'a lu à l'époque qu'un seul livre. Et les ordres partent : tous les groupes de ce qui s'appelle alors le Groupe mobile d'Alsace-Lorraine se regroupent clandestinement en Corrèze. Nous sommes en août 1944. Les troupes alliées se battent sur le territoire français. MALRAUX rencontre pour la première fois BOCKEL à TULLE dans le lycée qu'occupent ses soldats mal armés. Ils ne se disent presque rien. MALRAUX jette un coup d'oeil glacial sur le prêtre; le curé alsacien contemple avec placidité ce personnage nerveux surgi de la Chine, de la Russie, de l'Espagne, on ne sait trop.

" C'est quelques jours plus tard, dans la rue du lycée à BESANCON, que MALRAUX, sans dire un mot, prend BOCKEL par le bras et se met à lui parler. Pendant trois heures, ils font les cent pas sur le trottoir. Ce qu'ils se sont dit ce jour décisif, BOCKEL n'en parle pas. Il dit simplement : " Soudain, j'ai découvert un homme. Un être qui n'était parcouru que par une passion unique : trouver quelle était ce qu'il appelait "la part éternelle de l'homme". Il se déclarait agnostique. Et il était hanté par l'idée que l'histoire de l'homme devait avoir une signification. N' imaginez pas que je me sois livré, avec lui, à quelque apologétique que ce soit. Ce n'est pas moi qui lui ai parlé de Dieu. Aussi extraordinaire que cela puisse vous paraître, j'ai, depuis cette nuit étrange, toujours eu le sentiment exactement inverse: c'est d'une certaine manière, à travers ce que me disait MALRAUX, que j'ai entr'aperçu ce que pouvait être ma propre foi. Ce qu'il a trouvé en moi, je ne le saurai jamais. Et je n'irai pas le lui demander."

" L'écrivain André CHAMSON qui fait partie de l'équipe a établi la jonction avec l'état-major de De LATTRE. Voilà ce qui est devenu désormais la brigade Alsace-Lorraine en marche vers l'Est. Dans les boues de l'automne, les nuits glacées de l'hiver, ils grimpent comme des fourmis vers STRASBOURG, sa flèche et son fleuve. Ils trouveront l'une et l'autre intacts. Le jour où ils atteignent le Rhin, ils tombent, récompense du ciel, sur une péniche pleine de vermouth oublié par les Allemands. Ils le boiront d'un trait, pour fêter la victoire. Et la découverte, au fond de la cuve, d'un cadavre que l'alcool avait conservé ne les rendra pas malades pour autant :

..//..

"-Nous avons gagné notre pari. MALRAUX était rentré à notre tête en Alsace. Il s'était fait Alsacien. Comme il avait été chinois avec les Chinois, espagnol avec les Espagnols. Il y a du saint Paul révolutionnaire dans ce personnage."

" - Vous ne dites rien, BOCKEL, qu'est-ce qui s'est passé entre lui et vous ensuite ?"

" Il ne me répond pas. Il se déplace comme une ombre dans l'immensité bleue et rouge de cette cathédrale dont il a la charge. Il joue avec les boutons électriques, déverrouille des portes cachées. Qu'est-ce qu'il veut me faire comprendre avec sa cathédrale ? Soudain, il se plante devant l'admirable chaire du XVe, sur la gauche de l'immense nef :

" - Regardez ! Pour moi, c'est l'une des plus belles choses qui existent au monde. Elle a été faite au XVe siècle pour l'un des plus grands prédicateurs que l'Alsace ait connus : Geiler de Keysersberg. Lorsqu'il parlait, la nef était noire de monde. Mais cela ne lui suffisait pas d'enseigner. Il voulait qu'on l'interpelle; au fond, qu'on interpelle Dieu à travers lui. Un jour, il a trouvé un personnage qui s'appelait ROHRAFF. Il grimpait le long des piliers et hurlait à travers la nef contre KEYSERSBERG. L'autre lui répondait. Les questions de la signification de l'existence, ils se les jetaient d'un bout à l'autre de la nef comme des pierres.

" Un jour KEYSERSBERG a eu envie de faire taire ROHRAFF. Il est venu avec son chien qui s'est mis à aboyer de la chaire lorsque l'autre parlait. Regardez bien : ils sont tous là. ROHRAFF, c'est cette statue pendue à côté de l'orgue. Il est plus haut que la chaire. Il exprime la permanence du doute. Et le chien, il est là couché sous la chaire, vous le voyez ? D'un côté les bêtes et les hommes qui témoignent de Dieu et de l'autre le doute et la contestation qui sont aussi l'une des formes les plus hautes de la transcendance.

" - C'est ça votre rapport avec MALRAUX ?...

- Mais qui, dit BOCKEL, est KEYSERSBERG ? Qui est ROHRAFF ?...

- Vous avez bien connu le fils de MALRAUX ?

- Oui. Vincent. MALRAUX me l'a confié pendant deux ans.

- Il peignait ?

- Il peignait. Je crois bien qu'il avait une espèce de génie.

Je vous montrerai ses tableaux tout à l'heure.

- C'est lui qui s'est tué en voiture ?

- C'est lui. Avec son autre frère. Vincent alors avait 18 ans. MALRAUX m'a fait prévenir. Vous savez que leur mère s'était tuée dans un accident, juste après la guerre. Nous avons ramené les corps de la Bourgogne jusqu'au cimetière de Charonne ...

- Qu'est-ce qui s'est passé là ?

- Est-ce si important ?

- Je n'ai jamais su la vérité. Vous, vous la connaissez.

- Eh bien, quelques instants avant que l'on descende les deux cercueils dans les tombes, MALRAUX m'a pris par le bras et m'a dit : "BOCKEL, pourquoi nous ne les enterrerions pas comme les camarades ?" Je n'ai pas su quoi répondre. Il s'est peut-être mépris sur mon silence : "Ils sont baptisés vous savez.."

..//..

Alors je lui ai dit : "Qu'est-ce que vous voulez ?" "Que vous disiez une messe." J'ai obéi. On a ramené les cercueils dans l'église de Charonne. J'ai dit l'absoute, et la messe. C'est tout. Il n'y a rien à conclure de cela."

" L'orgue. Quelqu'un l'accorde. Est-ce qu'on dit "accorder" pour un orgue ? Il joue une note unique qui dure des minutes. Elle aussi troue la pénombre :

" - Ne cherchez rien de plus ! MALRAUX n'a pas la foi, dans le sens que vous et moi donnons à ce terme. Mais j'ai toujours eu le sentiment obscur qu'il comprenait mieux que moi cette part de moi-même.

" L'espèce de fascination qu'il a pour les saints et les héros n'a rien de commun avec le goût de l'historien. C'est le sens cosmique de l'aventure humaine, qu'il cherche. Pas dans l'acception matérialiste ou scientifique. Que l'homme flotte presque par accident sur l'océan du temps, il le sait mieux que personne. Et ce qui le saisit, le tourmente et le rassure, c'est que jamais, vous m'entendez, jamais, l'homme n'a réussi à s'arracher à la question de son destin. MALRAUX a vécu, côte à côte, avec la mort; celle de ses camarades de combat, celle pratiquement de tous les êtres qu'il aimait. Et il n'est pas loin de penser que tout ceci a été pour lui une grâce. Je dis bien une grâce. Exactement. Dans le sens chrétien du terme. Comment il réussit à concilier son agnosticisme affirmé et cette perception de la signification collective et individuelle de l'histoire, comment s'y prend-il pour marier son doute fondamental et le sentiment aigu de la grâce, je n'en sais rien. Et probablement lui non plus. C'est son affaire.

"-Les cathédrales, dans ses hantises, ont un rôle privilégié. C'est lui qui vous a placé en guetteur au milieu de cette splendeur ?

-Qui m'a mis là ? Mais ce que vous dites a sans doute un sens. Vous vous souvenez de ce que MALRAUX écrivait : "Les liens du chrétien avec Dieu, c'était d'abord la messe; non l'oraison, mais la participation au mystère divin par la liturgie, par la prière publique et solennelle de l'église. L'eucharistie continuait la Cène, l'assemblée des fidèles celle des apôtres, le célébrant parlait et priait pour cette assemblée... Tous les chrétiens priaient et chantaient avec la voix séculaire de la chrétienté. Mais l'objet principal de la piété devint l'intimité secrète avec le divin, dont NEWMANN dira qu'elle fait de l'église un lieu de solitude". Et il ajoute : "Le XIV^e siècle agrandit la cathédrale pour la rapetisser : dans les chapelles rayonnantes, on prie en tournant le dos à la nef... Bientôt des ermites construiront leurs huttes aux portes de Paris. La cathédrale était communion avec Dieu, mais aussi avec la chrétienté; le couvent est refuge. La mystique aussi."

Je ne me souvenais plus de ces phrases. Je regarde BOCKEL qui les sait manifestement par coeur. Soudain la conversation l'ennuie; ou il ne veut pas en dire plus sur ce qu'il est seul à connaître : l'univers religieux d'André MALRAUX.

" - C'est l'heure, dit BOCKEL, Allons manger une choucroute. C'est pour cela que vous êtes venu, non ? "

Vous pourrez relire ce texte, qui a été publié dans " LE POINT " (N° 8 - 13.11.72).

=====

" C. C. "

PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU 12 MAI 1972 AU PALAIS DES
FETES A PERIGUEUX

A l'exception de BOCK et de DORIGNY, excusés, le C.C. entourait à la réunion de l'Assemblée Générale, le président Bernard METZ, qui, en saluant les participants, exprima sa satisfaction de ce que pour la première fois l'Amicale se retrouvait sur l'un des principaux lieux d'origine de la BRIGADE. Il remercia la Section du Sud-Ouest et tout particulièrement Noël BALOUT et son équipe pour l'immense travail de préparation, vu la diversité des lieux, et la parfaite organisation de ces journées. Après avoir déploré l'absence de Gaston BAUER, président de la Section Sud-Ouest, retenu par la maladie, il donna la parole aux différents Présidents de Section pour leurs rapports d'activités.

I. Rapports d'activité des Sections

SECTION DU HAUT-RHIN : Paul MEYER compte 36 membres dans sa section, qui participent régulièrement à toutes les manifestations d'anciens combattants. La dernière sortie avait comme objectif le cimetière militaire du Vieil Armand.

En remerciant Paul MEYER, le Président lui dit sa profonde gratitude pour la publication du bulletin, qui en est au n° 145. A ce propos, Paul MEYER rappelle, un fois de plus, qu'il souhaiterait davantage d'Articles pour le Bulletin et aussi plus de régularité dans le règlement de la contribution aux frais.

MOSELLE : P. PILLOT compte 73 cotisants dont 47 sont présents à Périgueux, ce qui est un record, pour lequel Bernard METZ lui adresse de chaleureux éloges, en remémorant également la parfaite organisation du Congrès de Thionville en 1971.

BAS-RHIN : Michel HOLL compte 60 cotisants dont 34 sont présents. La section a tenu 5 réunions dans l'année 71-72. Un nouveau porte-drapeau a été désigné, et Julien CHILLES a été réélu au comité de l'U.F.A.C.

PARIS : Roger DEDOYARD a une section sans histoire, tenant des réunions régulières bien suivies malgré un petit effectif.

SUD-OUEST : Gaston BAUER étant absent, le Secrétaire de la section, REBIERE, présente le rapport de la section qui compte 105 membres : c'est la plus récente et aussi la plus importante. Au nom de tous, il remercie les participants venus de tous les coins de France, pour ce retour aux sources de la Brigade. Bernard METZ félicite la section Sud-Ouest, qui malgré la dispersion géographique de ses membres se retrouve à intervalles réguliers, et ne cesse de développer ses effectifs.

..//..

II. Rapport du Trésorier

La parole est donnée à François STEPHAN, Trésorier du C.C. pour le rapport qui se solde par un avoir en caisse. A l'issue du rapport financier, Pierre PILLOT propose la nomination de deux commissaires aux comptes. Raymond MARCHAL et Paul ALBERT sont désignés et après examens des pièces comptables proposent à l'Assemblée Générale de donner quitus au Trésorier. Mise aux voix par le Président, cette proposition est adoptée à l'unanimité.

III. Renouvellement partiel du C.C.

Tous les membres sortant sont réélus à l'unanimité (Mme Collainc, Dorigny, Maring et Thony).

IV. Lieu de la prochaine Assemblée Générale

Plusieurs membres souhaiteraient que poursuivant le retour aux lieux d'origine de la Brigade, la prochaine A.G. se tienne en Savoie. A l'objection que, n'y disposant d'une section constituée, le Comité Central pourrait difficilement assurer le succès d'une telle entreprise, Pierre PILLOT répond en proposant de se charger, avec Camille MARING, d'en susciter et conseiller l'organisation par notre camarade Georges TESSIER, Chef de Division à la Préfecture de Haute-Savoie. Cette solution ayant recueilli les suffrages d'une très forte majorité de présents, le Président charge Pierre PILLOT de prendre avec Georges TESSIER toutes dispositions utiles en vue de tenir en Savoie ou Haute-Savoie, l'A.G. de 1973, si possible pendant le week-end de l'Ascension.

V. Divers

Intervenant au nom de ses camarades de Dordogne, L.G. DUBOURG regrette, que dans les A.G., on ne discute pas assez des "problèmes" des anciens de la B.A.L. Il souligne, en particulier que, faute de papiers en règle, beaucoup de membres du Sud-Ouest, n'ont pu obtenir leur carte d'ancien combattant, Bernard METZ le regrette également, mais fait remarquer que, pour la plupart, il y a "forclusion" depuis de nombreuses années. Toutefois il propose d'établir éventuellement une attestation d'appartenance à la Brigade, comportant les signatures de deux Anciens homologués et contresignée par le Président du C.C.

Certains anciens ayant reçu la Médaille de la Résistance sans en être avisés, Bernard METZ demande à Marcel SION de comparer les listes détenues par la Brigade avec l'Annuaire de l'Association des Médaillés de la Résistance.

Les affaires administratives et financières de l'Amicale ayant été traitées, le Président, avant de clore l'Assemblée Générale, forme des vœux pour le succès des manifestations qui suivront le même soir puis le lendemain. Il présente les excuses du Général JACQUOT, d'André CHAMSON, d'Annibal MOTTI, de Jean-Pierre BURGIER, de Jean IMHOFF qui avaient adressé des télégrammes. Annonçant l'arrivée imminente d'André MALRAUX et d'André BORD, il adresse les salutations de l'Assemblée au Colonel d'ORNANT et à Marcel KIBLER-MARCEAU qui présidèrent à la création des divers maquis alsaciens et lorrains.

La séance est levée à 19,00 heures.

De Durestal au Kremlin, Mai-Juillet 1972.

=====

27 juillet, 14 heures :

Le Triréacteur qui vole vers Moscou passe à la verticale de Smolensk. La mer de nuages qui, depuis la France, cachait le sol, s'est dissipée après Varsovie. Huit mille mètres sous nous, la plaine russe s'étend jaunâtre, champs et récoltes parsemés de bois et de plans d'eau. Rares sont les routes et les cours d'eau, rares aussi les agglomérations. La carte de l'Europe orientale sur laquelle j'essaie de repérer le paysage fait sortir de leur nimbe d'histoire la Berezina, le Dniepr, la Moskova et ces villes, Vitebsk, Viazma, Mojaïsk, jalons de deux avancées qui se brisèrent sur Moscou, à 130 ans de distance. Irrésistiblement, en les villes, je vois les champs et les bois, comme nous avons vu ceux de Vergt et de Cendrieux, se repeupler de partisans à qui je transmets à voix basse le "Mes camarades, salut..." lancé par André MALRAUX dans la clairière de Durestal. Irrésistiblement aussi, je devine sous cette terre, les morts qu'on ne chante jamais, ces garçons d'Alsace et de Moselle qui avaient notre âge et qu'un autre destin a conduit pour mourir ici. A eux aussi, je dis tout bas, en notre nom à tous : "Mes camarades, salut..."

27 juillet, 23 heures :

Dans la nuit chaude, je sors de l'Hôtel Rossia où je viens de dîner avec mes hôtes soviétiques. Tournant le dos à la Moskova et à l'immense centrale électrique sur laquelle flamboie le slogan : "Le communisme, c'est le pouvoir des soviets et l'électrification du pays", je remonte vers la Place Rouge où circule un flot lent et toujours renouvelé de Russes et de touristes. Sur ma gauche, une lune immense s'empale sur les bulbes de l'église de Saint Basile le Bienheureux. Devant moi, le Kremlin ceinturé de ses murs implacables, laisse voir des bureaux puissamment éclairés, toute la nuit, comme une usine. Plus près, une ligne de sapins qui borde le mur où sont les niches des morts illustres, encadre le mausolée de prophète rouge, à la porte entrebaillée, que gardent deux soldats; leurs baïonnettes brillent au clair de lune. Essayant d'imaginer ce que représente celui qui dort derrière cette porte, pour les gens qui stationnent sur cette place, bien qu'on ne visite pas pendant la nuit, je me souviens que ce même homme, en 1913, à propos de l'affaire de Saverne écrivit une remarquable analyse de la résistance de l'Alsace à la germanisation. Tout à l'heure, en poursuivant ma promenade, je déchiffrerai le nom d'une place, en caractère cyrilliques : "Place du Cinquantième Anniversaire de la Révolution", jalon d'un demi-siècle marqué pour le meilleur et pour le pire, par la pensée et la volonté de celui qui dort dans le mausolée aux portes entrebaillées...

Bernard METZ

" H. R. "

=====

En lisant PARIS-MATCH N° 1226 du 4.11.72
=====

L'image le montre sur un lit d'hôpital. J'ai dit : "Il ne mérite pas cette déchéance. C'est détestable qu'on l'ait ainsi représenté, comme si la mort l'avait ravi à tous ceux qui l'aiment !"

On pouvait encore lire "sa solitude." Je me suis interrogé : "Seul, cet homme ? Point, car nous sommes tous là, Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, autour de lui, le soutenant de notre admiration affectueuse."

Le journal poursuivait : "Ses fils lui ont été arrachés en pleine jeunesse ..." J'ai ajouté : "Ses compagnons de Résistance et de combat, dont il a serré les mains à Périgueux il y a si peu de mois, avaient de nombreux camarades qui, eux aussi, lui ont été arrachés en pleine jeunesse. Je l'ai vu, ému, prier pour eux à Froideconche et chaque fois que nous les enterrions. Non, il n'est pas seul. Nous sommes tous là, mon Colonel".

"Dites-le lui, Sophie de Vilmorin". Et elle le lui a dit et il en a été conscient en souriant à tous les Anciens de la B.A.L. S'il appartient lui aussi, à la France, il nous appartenait avant : il a combattu avec nous. Pour nous. Il fait toujours face, cigarette aux lèvres, béret sur l'oreille, pelisse de fourrure au dos".

Voilà ce que j'ai dit.

Maintenant veillent sur lui des mains de femme. Qu'elles remplacent nos mains rudes de guerriers, car elles sauront mieux lui aider à redevenir lui-même.

Sophie me l'a écrit gentillemeⁿt. Je ne la connais pas, mais je la remercie d'avoir traduit le geste d'André Malraux, du Colonel Berger envers ses compagnons d'arme qu'elle connaît, parce qu'il les lui a racontés au soir de sa vie, que nous souhaitons haut, pur et debout.

Paul MEYER

" S. O. "

=====

MARSANEIX
=====

La cérémonie commémorative de la mort des neuf résistants, tués le 18 juillet 1944 à Marsaneix Dordogne, a été célébrée le 16 juillet 1972. Le Maire de la localité, accompagné du Conseil Municipal, des habitants de la commune, des représentants du Comité Départemental des C.V.R., des Anciens Combattants et d'une très forte délégation d'anciens de la B.A.L., assistaient à cette touchante cérémonie.

Après avoir remercié tous les participants, le Maire leur souhaita la bienvenue et exprima aux anciens de la B.A.L. sa reconnaissance pour leur participation active, à l'organisation de la cérémonie.

../..

Au pied de la stèle, après le dépôt de gerbes par la Municipalité, les Parents et Amis, Mr. Videau, pour la section du S.O., déposa un coussin de roses. La minute de silence et l'appel des morts, furent suivis de l'allocution suivante, prononcée par un délégué de la section du S.O. :

" Les neuf Résistants que nous honnons aujourd'hui appartenaient à la B.A.L. Aussi, une délégation d'anciens de cette unité a tenu à être présente à la commémoration de cet anniversaire et à se rendre au pied de cette stèle, érigée à la mémoire de ses anciens camarades de combat. Ils furent abattus à l'aube du 18 juillet 1944 et aussi au printemps de leur jeunesse, par des nazis, après une opération montée, grâce à la complicité criminelle de certains collaborateurs du pays, qui, pour de fortes sommes d'argent, n'hésitèrent pas à faire massacrer ces jeunes Patriotes dont le seul soucis était de refouler, hors du territoire national, ces barbares d'outre Rhin. Grâce à la lucidité et au patriotisme du Maire de l'époque, les dénonciateurs furent identifiés, justice rendu, et ainsi nos Héros vengés. Mais hélas, leur père et mère, leur épouse et enfants ne verront pas pour cela leur douleur disparaître, car ils seront séparés pour toujours de ceux qu'ils aimaient et admiraient.

" Contrairement aux actions menées par ces collaborateurs, entièrement dévoués aux ordres de l'occupant et n'ayant d'autres buts que le profit, ces Résistants lâchement assassinés, ne s'étaient pas rassemblés dans ces bois pour y cueillir ni gain, ni avantages, ni gloire. Comme l'a dit si justement André MALRAUX à la clairière de Durestal, le 13 mai de cette année, c'étaient des hommes du " Non ", et ils ont préféré être des cadavres d'hommes libres que des corps vivants d'esclaves. Ils ont dit non à la servitude, non à la disparition de la dignité et des droits de l'homme, non, et ce n'est pas le moindre, au déshonneur de la France. Ils avaient spontanément abandonné leur terre, leur usine ou atelier et aussi leur gain, seul moyen de subsistance pour eux et leur famille. Ils voulaient participer à la libération du territoire qu'ils adoraient, et ne concevaient pas que nos villages, nos campagnes et nos villes soient débarrassés de l'occupant uniquement par l'effort de nos alliés. Ils avaient très bien compris que les français devaient être présents aux combats, pour la libération du territoire national et même au delà, afin que la France retrouve son honneur, son indépendance, sa grandeur et sa place dans le Monde. Voilà donc l'idéal pour lequel ces Résistants, et aussi beaucoup d'autres, sont tombés.

" Ce noble idéal était apprécié par une très grande majorité de Français. N'étaient pas de cet avis les fourriers du nazisme, qui avaient opté pour ce régime et croyaient ferme à la victoire allemande et à la domination de l'Europe. Beaucoup de ces collaborateurs, et particulièrement ceux qui sont responsables de la mort de ceux dont les noms sont gravés sur cette stèle, ont du sang sur leurs mains.

../..

Nous ne cultivons pas la haine, mais nous ne pouvons et ne devons pas oublier l'essentiel. Nous apprenons ces temps-ci, 28 ans après, qu'un certain chef de ces collaborateurs et responsable de crimes, comme celui que nous condamnons aujourd'hui, vient d'être grâcié après avoir été condamné à mort en 1947. Il a donc pu échapper au châtiement et retrouver maintenant ses biens, alors qu'une partie de ceux-ci ont été acquis comme vous le devinez. Par ailleurs, demander l'extradition d'un certain chef de S.S., c'est très bien, mais grâcier en même temps un criminel du même genre, pour des crimes identiques, on ne peut se passer de penser : " Commençons par balayer devant notre porte ". Que ces collaborateurs, totalement dépourvus de patriotisme, et poussant le ridicule jusqu'à vouloir nous donner des leçons, sachant bien qu'ils sont mal placés et bien trop marqués par une collaboration étroite et amicale avec ceux qui, pendant quatre ans, ont enchainé, martyrisé, affamé et pillé la majeure partie de la population française. Qu'ils sachent aussi, que pour éviter le retour de pareils drames, les Anciens Résistants seront toujours au premier rang.

" Jeunes et moins jeunes, qui n'avez pas vécu l'occupation et par conséquent pas connu l'action de la Résistance, si par malheur vous vous trouviez un jour devant un choix à faire comme nous y avons été contraints nous-même en 1940, inspirez vous de l'idéal pour lequel sont morts ces neuf Résistants dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

" Sachez que cette tâche, très rude, vous sera grandement facilitée, si vous avez la chance de compter dans vos rangs des : de GAULLE, des André MALRAUX, des JACQUOT, des LECLERC, des de LATTRE, des Jean MOULIN, etc..etc.. la liste serait bien trop longue pour citer tous ceux qui formaient, à l'époque, l'ossature de ceux qui étaient alors les gardiens vigilants et intransigeants de l'honneur et de la grandeur Française. "

DUBOURG

BULLETIN

=====
 ===== Nous remercions les camarades qui ont bien voulu payer leur quote part aux frais du bulletin, depuis le dernier numéro paru.

- Abonnements reçus pour 1971 : Dondelinger Jacques - Burger J.J. - Grosjean René -
- Abonnements recus pour 1972 : Winter Raymond - Austin Jean - Barroy Henri - Foxonet Louis - Metzger Robert - Pleis Charles - Burger J.J. - Picard Marcel - Galaad René - Schaeffer Albert - Buhaj Ignace - Ebel Marcel - Grosjean René - Merlet Jean - Marchal Raymond - Porcher Jean - Adjt-Chef Perny Robert - Dondelinger Jacques - Chilles Julien - Bertrand André - Ihle Willy - Delage Henri-Louis - Garnaud Robert - Dupuy Jean - Martinet Emile - Plaçais Christizn - Niotou René -

..../..

...

- Abonnements reçus pour 1973 : Winter Raymond - Austin Jean - Barroy Henri - ~~Metzger Robert~~ - Pleis Charles - Picard Marcel - Galaud René - Schaeffer Albert - Metzger Robert - Buhaj Ignace - Ebel Marcel - Grosjean René - Merlet Jean - Marchal Raymond - Porcher Jean - Chilles Julien - Bertrand André - Mazière Albert - Gaudou Albert - Tasset Roger - Ihle Willy - Kayser Marcel - Dieumegard Abel - Garnaud Eugène - Garnaud Roger - Innocenti Henri - Charbonnier René - Bertry André - Baudin Jean - Bonhomme Pierre - Moze Pierre - Dormeyer Auguste - Martinet Emile - Videau Maurice - Wach Joseph - Giraud René - Dubourg Léon - Mme Vve Soula Jean - Galaud René - Usches Eugène - Faure Michel - Talgott Charles - Longueville Jean - Watteau Gérard - Corbin Ernest - Duvignacq Robert - Boussarie Jean - Diaber Paul - Brandenbourger Roger - Jouëssin-Nourrit André Julien .
- Abonnements reçus pour : Austin Jean 74 - Barroy Henri 74 - Pleis Charles 74 - 75 - 76 - Galaud René 74 - Schaeffer Albert 74 - Buhaj Ignace 74 - 75 - Ebel Marcel 74 - Grosjean René 74 - Merlet Jean 74 - Marchal Raymond 74 - 75 - Porcher Jean 74-75-76 - Frantz Charles 74 - 75 - Kaiser Marcel 74 - Baurès J. 74 - Collinet Emile 75 - Jean Puyelat 74 - Balout Noël 75 - Wach Joseph 74 - Planche Marcel 74 - Galaud René 74 - 75 - Talgott Charles 74 - Longueville Jean 74 - Révérend Père Maurel 75 -
- Nouveaux abonnés : Penny Robert - Faure Michel - Talgott Charles - Longueville Jean - Watteau Gérard - Corbin Ernest - Duvignacq Robert.
- N'ont pas encore payé leur contribution aux frais du bulletin pour 1971 et 1972 : Baldensperger François - Baumann Louis - Bijon Claude - Bijon Hubert - Bord André - Bromberger Serge - Chateauraynaud Roger - Gérard du Chatelle Résie - Delage Pierre - Dinard Yvan - Félix Albert - Lieunard Jean - Ribette Fernand - Zezos Ch.
- N'ont pas encore payé leur contribution aux frais du bulletin pour 1972 : Bentz Henri - Biava Jean - Bockel René - Bohn Alfred - Bonnefont Pierre - Boutareau Pierre - Brouillaud Paul - Burger Raoul - Delanaux Gilbert - Dr. Pierre DENIS - Doyen André - Dubuisson René - Eytier - Gaillard Maïse - Gentzbourger Marcel - Gies Alphonse - Grotzinger Joseph - A. Grunewald - Haffner Raymond - Haumesser André - Hivert : André - Jaeger Joseph - Jaeger Philippe - Kibler Marcel - Kopf Auguste - Lambert Hugues - Landwerlin Octave - Larchez Armand - Levy Marcel - Malet Pierre - Henri Marotel - Martin René - Martinet Roger - Masson - Merlet Christian - Metz Bernard - Neuville Jean - Paquin F. - Pfohl Charles - Servia Jean - Thony G. - Veyretout Henri - Vogel Albert - Woringer Georges - Graff Alfred.

La quote-part aux frais du bulletin est toujours fixée à Frs. 3.-/an pour 4 numéros (à verser au CCP 1388.14 LYON - Paul MEYER - 68500 GUEBWILLER)

=====

RECTIFICATIF

=====

Dans le texte concernant "Le Récit d'un Ancien de Donon" il y a lieu de lire (à la page 5 concernant la Libération d'ASPACH) le nom de SCHREIBER Xavier et non SCHMERBER . Nous nous excusons de cette erreur involontaire.

vvvvVVVvvvv

Petite contribution à l'histoire de la Brigade (suite et fin)Récit d'un Ancien de Donon

- 7 -

Dans la soirée du lendemain nous quittons DANNEMARIE pour nous rendre à HAGUENBACH et FALCKWILLER. Il fait nuit et la traversée de la forêt sundgovienne ne m'inspire guère confiance. A FALCKWILLER nous faisons appel à un paysan qui se fait tirer l'oreille pour nous fournir de la paille. Finalement tout s'arrange et nous passons une nuit calme dans un sommeil réparateur et bien gagné.

Nous ne nous attardons pas dans ce village et dès le lendemain matin nous regagnons ALTKIRCH où nous assistons à l'inhumation de nos camarades tués à ASPACH et à DANNEMARIE, et ceux d'autres commandos tués à SEPPDIS, BALLERSDORF et ailleurs. La messe de requiem est poignante dans la petite église paroissiale. Mais ce qui l'est encore davantage est la cérémonie au cimetière militaire où l'abbé BOCKEL et le pasteur FRANTZ, respectivement aumôniers protestant et catholique de la Brigade, récitent à tour de rôle des prières pour les héros qui ont offert généreusement leur jeune vie pour la libération de leur pays. Nous n'en sommes pas encore à l'œcuménisme de 1970, mais je suis persuadé que de telles cérémonies ont fortement contribué au rapprochement des églises.

L'ARRIVEE A MULHOUSE. Notre vie est tellement intense que les événements tristes et heureux se succèdent à une cadence accélérée. A peine sommes-nous revenus à notre cantonnement, que nous apprenons une excellente nouvelle : nous allons renforcer la garnison de MULHOUSE. Quelle joie pour tous les Mulhousiens que compte notre commando. Enfin nous allons pouvoir fermer la boucle commencée trois ou quatre ans plus tôt lorsque, comme des voleurs, nous avons clandestinement quitté notre ville pour échapper à la germanisation fanatique des vainqueurs. Déjà nous suivons en sens inverse la route qui nous mena en SUISSE en 1941. Voici BRUNSTATT où Georges DEBENATH a dû faire appel, lors de notre évasion, à un garagiste pour réparer un pneu éclaté.

Enfin nous pénétrons dans notre bonne ville qui ne semble pas tant avoir changé. Toutefois, notamment à la gare et à la poste, les bombardements meurtriers d'août 1944 ont laissé des plaies béantes qui ne pourront être guéries que bien des années plus tard.

On nous assigne comme cantonnement une usine désaffectée au pont NESSEL là où en 1970 se dresse le nouveau lycée de garçons. Bien entendu, là encore la paille nous servira de couchettes dans des chambrées constituées par d'anciens ateliers. Pas pour longtemps d'ailleurs, car, dès le lendemain, RITZENTHALER et moi trouvons un lit bien douillet chez des particuliers qui nous ont généreusement offert une de leurs chambres. Nous sommes consignés dans l'usine, mais nous arrivons à détecter dans le fond de l'établissement une vieille porte vermoulue qui donne accès sur une petite rue loin de l'entrée consciencieusement gardée par des sentinelles de Vieil-Armand ! Nous arrivons ainsi à nous promener dans MULHOUSE malgré l'interdiction, conséquence de la discipline. Nous avons hâte d'aller voir nos parents domiciliés au nord de la ville. Nous arrivons ainsi sans encombre à la gare du Nord au pied du pont de chemin de fer. Nous y rencontrons quelques FFIA et un équipage de char Shermann. Quelques mitrailleuses sont déposées en batterie. C'est la première ligne et il n'est pas possible d'aller plus loin. J'aperçois à 200 mètres le toit de ma maison mais je n'y puis aller car l'ennemi y est encore installé.

.. / ...

C'est rageant d'avoir attendu plus de 3 ans ce retour, d'avoir parcouru des milliers de kilomètres, d'avoir combattu l'ennemi pendant des mois et de rester bloqué ainsi, alors que le trajet qui reste à parcourir est inférieur à une minute.

Chaque jour, aussi longtemps que durera notre étape à MULHOUSE, nous retournons au pont. En vain... Nous nous consolons en allant voir des amis, des parents, en leur laissant des messages pour notre propre famille.

STRASBOURG. Le séjour à MULHOUSE se prolonge jusqu'au 4 décembre. Comme nous sommes avertis la veille d'un départ imminent, nous allons jeter un dernier coup d'oeil au pont. Le front n'a pas bougé et c'est non sans quelque amertume que je quitte ma ville. Nous sommes répartis dans des petites camionnettes conduites par des Algériens musulmans. Ce sont des garçons très pieux. Nous nous en apercevons lors du casse-croûte; ils nous proposent d'échanger leur jambon contre des biscuits. Je ne fais aucune difficulté à procéder à ce troc et j'admire la foi de ces braves conducteurs.

Notre lieu de destination est STRASBOURG. Mais nous sommes le 4 décembre 1944 et la poche de COLMAR est loin d'être résorbée. Nous devons donc contourner le massif vosgien par l'Ouest pour gagner la capitale de l'ALSACE. Nous passons par BELFORT, EPINAL et nous cantonnons à PLOMBIERES. Le lendemain nous passons à RAMBEVILLIERS, puis nous pénétrons en MOSELLE par la région des étangs. Nous y rencontrons des réfugiés à pied qui tentent de regagner leur ferme d'où ils ont été chassés par l'occupant. Bientôt nous voici arrivés au col de Saverne. Malgré la saison peu propice, je me remémore l'exclamation que Louis XIV prononça en ce même lieu : " Quel beau jardin ". Est-ce ma joie, mon enthousiasme, ma fierté de retrouver l'ALSACE qui me font voir le paysage à travers un miroir enjoliveur ? Toujours est-il que le magnifique point de vue du sommet du col me fait découvrir un parc merveilleux aux lignes harmonieuses.

A mesure que nous pénétrons dans la plaine un point noir grossit à l'horizon. Bientôt on reconnaît la silhouette unique de la cathédrale de STRASBOURG, symbole de notre ALSACE libérée, qui se profile dans le lointain brumeux. Debout sur nos camions nous n'avons d'yeux que pour elle.

Nous pénétrons dans la ville par la banlieue nord, nous la traversons dans le sens de la longueur pour aller rejoindre LINGOLSHEIM où nous logerons jusqu'à la veille de Noël. Les premiers jours nous cantonnons dans une école en préfabriqué. Le 12 ou le 13 décembre pendant que nous sommes en train de déjeuner à la salle des fêtes transformée en réfectoire, l'école flambe en moins d'une demi-heure. J'y perds toute ma fortune, mon portefeuille, mes papiers, mes affaires personnelles et militaires. Il ne me reste plus que le battle dress américain que je porte sur moi. Je m'aperçois aujourd'hui seulement que je n'ai jamais songé à demander un remboursement du dommage subi. Il est vrai qu'à l'époque, si nous étions rouspéteurs et grognards, nous n'avions pas encore cet esprit de revendication et de contestation d'aujourd'hui.

../...

Le 14 décembre nous partons en expédition dans la région du Mont Saint-Odile où ont été signalés, paraît-il, des débris de l'armée allemande non encore capturés. Nous arrivons à GRENDELBRUCH vers 9 heures du matin. La réception que nous font la population et la municipalité est triomphale. Fleurs, discours, compliment récité par une petite fille habillée en Alsacienne sous l'aimable direction de l'institutrice, soeur de RIBEAUVILLE, pompiers aux casques rutilants nouvellement astiqués après quatre ans de cachette, clique municipale.

La manifestation est d'autant plus somptueuse que nous sommes la première troupe française à passer dans le village qui a été libéré par l'armée américaine.

La population est d'un enthousiasme délirant. Chaque famille veut son soldat et il y a beaucoup plus d'offres que de demandes. Je me souviens, quant à moi, avoir été déjeuner dans une famille, dîner dans une autre et coucher chez un troisième ménage, afin de ne pas faire de jaloux. Partout le Kougelhöpf, le vin blanc de derrière les fagots, les eaux de vie de fruits...

Néanmoins nous ne sommes pas venus ici uniquement pour les honneurs. Après le déjeuner pantagruélique, nous partons en reconnaissance dans la forêt à la recherche des soldats ennemis. Tout à coup, nous apercevons une maison forestière que nous abordons, selon les règles enseignées au peloton EOR, par le côté ayant le moins d'ouvertures. Nous pénétrons dans la maison que nous fouillons de fond en comble. Nous ne trouvons personne; il faut supposer qu'elle avait été habitée par un fonctionnaire allemand qui s'est enfui à l'approche des armées alliées.

Nous rentrons à GRENDELBRUCH, bredouille, comme toutes les autres patrouilles. Il semble bien qu'il n'y ait plus d'allemands en armes dans le massif de Saint-Odile.

Le lendemain 15 décembre, mêmes festivités; mais cette fois-ci à ANDLAU. Au cours du vin d'honneur servi à l'Hôtel de Ville, le Colonel BERGER rappelle les hauts faits de la Brigade à REMIREMONT, à la frontière suisse et fait l'éloge des " rescapés de DANNEMARIE " avec des accents qui sont maintenant universellement connus grâce à la radio et à la télévision.

Là encore la population a failli provoquer une émeute en se disputant les premiers soldats français depuis 1940, qu'ils veulent absolument choyer chez eux.

De retour à LINGOLSHEIM le 16 décembre les sinistrés que nous sommes trouvent asile dans la salle des fêtes de la ville et ce jusqu'au 24 décembre.

Entre-temps nous avons été passés en revue sur la place de la gare de LINGOLSHEIM par le gouverneur militaire de STRASBOURG, le Général SCHWARZ. Le Général, très paternel, demande à plusieurs d'entre nous de quelle localité nous sommes originaires. Un premier répond; " De CHAMBERY ", un second: " d'EPINAL "; le gouverneur doit déjà se demander si cette Brigade compte tant d'Alsaciens qu'on veut bien le dire quand, à sa nouvelle question, un solide gaillard engoncé dans une capote trop exigüe lui réplique avec un accent du terroir qui ne peut tromper personne: " De KRAUTERGERSCHEIM, mon Chénéral ". Il n'y a plus de doute possible, c'est bien la Brigade ALSACE-LORRAINE.

Le 24 décembre donc, nous changeons à nouveau de secteur. Nous allons vers le Rhin au Sud de STRASBOURG.

DAUBENSAND. Daubensand est un tout petit et pauvre village protégé des crues du fleuve par une digue. Les habitations sont généralement de toutes petites maisons sans étage. Nous sommes ici dans une zone dangereuse et les troupes de la division LECLERC que nous relevons, nous font part de l'agressivité que manifestent, la nuit, les patrouilles allemandes. Nous apprenons ainsi qu'un sous-officier a été poignardé dans son char quelques jours auparavant.

Le premier soir, je prends la garde dans un jardin où mes prédécesseurs ont établi tout un système d'alerte rudimentaire, constitué par un réseau de fils de fer auxquels sont pendues quelques boîtes de conserves contenant deux ou trois cailloux. Mais aucun ennemi ne vient faire tinter ces avertisseurs primitifs. Il est vrai que c'est la nuit de Noël, la nuit de paix par excellence. Mes pensées vont au loin vers ma famille dont je suis toujours sans nouvelles; je pense également, sans aucune envie d'ailleurs, aux fêtards, aux zazous qui réveillent joyeusement pendant que les autres sont au casse-pipe; mais je suis fier de ce que j'ai fait, de ce que je fais en ce moment. Défendre, libérer son pays, n'est-ce pas la plus belle façon de célébrer la naissance du Sauveur qui a libéré le monde ?

Le jour même de Noël, l'aumônier BOCKEL vient dire la messe dans une pièce d'une maison particulière, aménagée à cet effet, car DAUBENSAND ne possède pas d'église catholique. Nous sommes nombreux à assister à cet office, tant il est vrai que le danger, l'angoisse du lendemain ramène vers Dieu...

Nous restons à DAUBENSAND pendant six jours sans trop de difficultés. L'ennemi semble moins agressif. Il faut dire que nous prenons nos précautions. J'accompagne une ou deux fois le Lieutenant SCHUMACHER dans sa ronde autour du village. En outre, je prends le service de garde qui est assez pénible. Deux heures de service pour deux heures de repos est un régime assez pénible, surtout la nuit, mais il est imposé par les circonstances. D'une part un certain nombre de nos camarades mariés sont partis en permission pour les fêtes; d'autre part, étant donnée la menace des patrouilles allemandes, nous prenons la garde à deux. Aussi n'avons-nous guère envie de batifoler pendant la journée.

PLOBSHEIM. Le 30 décembre nous quittons DAUBENSAND pour nous rendre à PLOBSHEIM à 14 km. au Sud de STRASBOURG. La localité, qui fait déjà partie de la grande banlieue, est plus riche que le petit village rhénan. La population est également plus expansive et plus chaleureuse. Nous sommes invités à plusieurs camarades à déguster le kougelhopf chez le boulanger du village, Monsieur GRINNER, dont toute la famille redouble de gentillesse à notre égard.

Mais entre-temps, la situation militaire s'est singulièrement dégradée. Les allemands ont lancé une contre-offensive au Nord et au Sud de STRASBOURG. DAUBENSAND, que nous venons de quitter, est retombé aux mains de l'ennemi. La population de PLOBSHEIM est inquiète et craint le retour des Nazis qui, à la radio, clament avec assurance : " Bientôt la place Karl Roos retrouvera son nom à STRASBOURG ". Nous tranquillisons les gens en leur déclarant avec un rien de naïveté et de fanfaronade : " Aussi longtemps que la Brigade est là, vous n'avez rien à craindre ".

../....

De fait, en plus des gardes dans le village, nous multiplions les patrouilles, surtout à l'Est et au Sud de PLOBSHEIM. Nous allons notamment jusqu'à un certain moulin situé sur un des bras du Rhin.

C'est à cette époque que se place un épisode dont je n'ai eu l'explication que bien plus tard. Il est bien connu maintenant qu'en décembre 1944, le Général EISENHOWER, dans le but de raccourcir le front, avait évacué toutes les troupes américaines de la région de STRASBOURG pour les porter sur BASTOGNE. Or, un jour de début janvier, alors que nous nous reposons entre deux services de gardes dans une salle de restaurant qui constitue notre cantonnement, nous voyons entrer un officier américain avec deux soldats; l'officier entame la conversation avec nous et à mon grand étonnement je comprends très bien l'anglais qu'il parle alors qu'auparavant mes conversations avec les gens d'outre Atlantique étaient plutôt laborieuses. Il me dit que son père est français d'origine et exerce la profession de chef d'orchestre. Je suis quelque peu étonné de son affabilité et de son attitude qui diffère sensiblement de celle des Américains rencontrés jusqu'ici. L'officier déploie ensuite une carte d'état major, fait quelques signes à ses deux acolytes qui restent muets, puis le petit groupe s'en va en saluant.

Ce petit incident me serait depuis longtemps sorti de la mémoire, si je n'avais pas appris, longtemps après la guerre, la formation par les nazis de petits groupes habillés en soldats américains, parlant l'anglais et munis de jeeps.

J'ai de fortes présomptions de croire que nos visiteurs faisaient partie de ces commandos.

Le 7 janvier dans l'après-midi nous voyons passer de nombreux véhicules blindés avec un puissant matériel anti-char. Ce sont les fusiliers marins qui vont au feu avec leur pompon rouge ! Ils arrêteront la progression ennemie, aidés par les éléments de la Brigade, au pont de Krafft à quelques kilomètres seulement de PLOBSHEIM.

Le 9 janvier, tout danger étant pratiquement écarté, nous allons en repos à GEISPOLSHEIM (gare) après avoir passé une nuit à WIEBOLSHEIM.

LA GARDE AU RHIN. Le 17 janvier sera une autre journée exaltante. En effet, bien que nous ayons été à DAUBENSAND, puis à PLOBSHEIM, je n'ai pas encore eu l'occasion de voir le Rhin à nouveau français. Ce sera chose faite au Fort du Paysan où nos casemates sont au bord même du fleuve. Néanmoins le danger est encore grand et si nous ne subissons pas d'attaque aux armes classiques, les allemands tentent d'utiliser l'action psychologique.

Un beau matin d'hiver nous entendons avec surprise, une entraînante valse musette. Quel est l'idiot qui se permet de nous signaler ainsi à l'attention de l'ennemi ? La valse est suivie d'une chansonnette hurlée par un haut-parleur. Mais que se passe-t-il donc ? Nous ne tardons pas à être fixés. A la fin du concert nous entendons une voix qui nous dit en substance ceci: " Braves soldats français, vous êtes perdus. L'Allemagne a d'immenses réserves, des armes secrètes qui lui permettent de continuer l'offensive déjà en cours d'exécution. Votre Général de Lattre est un incapable qui ne doit qu'à des circonstances fortuites ses succès éphémères. Rendez-vous avant d'être écrasés par les glorieuses troupes du Reich."

La réponse des " Braves soldats français " ne se fait pas attendre. Deux minutes à peine après cette offre " généreuse " notre artillerie se met à l'oeuvre et bombarde la rive ennemie. Le malheureux speaker germanique, ayant perdu toute illusion de nous convaincre, se lamente en nous disant : " Soldats français vous n'êtes pas gentils ". Nous n'aurons plus droit au concert musette...

Nous sommes relevés quelques jours plus tard et nous allons au repos à l'hospice de NEUHOF. Enfin nous couchons de nouveau dans des lits avec des draps bien blancs. Ces draps nous les emportons lorsque nous allons occuper un ouvrage de la ligne Maginot, le bloc 105. En effet le sol est recouvert maintenant d'une épaisse couche de neige et nos capotes kaki sont visibles de loin sur le tapis blanc. Aussi est-ce sans vergogne que nous nous procurons ce linge de camouflage.

L'intérieur du bloc 105 est d'une saleté repoussante et il semble bien que la paille n'ait pas été changée depuis 1940. D'autre part l'eau est inexistante sinon sous forme de neige que nous fondons dans nos casques pour faire une toilette sommaire. Mais pas question de prendre de douches alors que de telles ablutions s'avéreraient plus nécessaires que jamais. Aussi sommes-nous attaqués par de sales petites bestioles qui nous obligent à nous gratter tout le temps. Il faudra par la suite plusieurs semaines et des bains répétés pour me débarrasser de cette maudite engeance.

Le 2 février nous allons en repos à ESCHAU. Ce jour là, COLMAR est libéré et quelques jours plus tard toute la poche est débarrassée de tout ennemi.

Le 14 février mes camarades haut-rhinois et moi-même obtenons une permission exceptionnelle pour revoir nos familles après 4 ans de séparation. Je retrouve mon père en train de ramasser les débris. Il m'apprend que ma mère et mes frères et soeurs sont réfugiés à GUEBWILLER où nous allons le soir même. Les retrouvailles sont émouvantes et la plus surprise est ma petite soeur, née en 1940, et qui ne pouvait croire qu'elle avait un grand frère habillé en Américain.

Le 17 je quitte ma famille pour retourner à ESCHAU où nous restons jusqu'au 20.

Ce sera ensuite le fort Hoche au bord du Rhin. L'ennemi est maintenant beaucoup moins agressif et tout se passe bien.

Le 26 février le commando DONON se retrouve à FEGERESHEIM et dès le lendemain j'obtiens une permission de détente.

Je retrouve mes camarades à MULHOUSE à la caserne DROUOT si mes souvenirs sont exacts, vers la fin mars.

L'ALSACE est maintenant totalement libérée. La Brigade, qui a rempli sa tâche avec honneur et héroïsme, est dissoute; ses éléments sont regroupés par le Colonel JACQUOT dans la 3e demi-brigade de chasseurs. Mais ceci est une autre histoire...

P. LEMBLE

- FIN -

=====